

Josette Elayi

**Arwad,
une île syrienne
à la dérive**

Roman

EDITIONS GLYPHE

Sanglant retour

27 juin 1980.

L'île d'Arwad se devine tout au loin, là-bas, tel un point de rupture imperceptible sur la ligne d'horizon. Malgré la pesante lourdeur des nuées ensanglantées par le soleil couchant, l'horizon incertain s'enfuit à mesure que je me rapproche pour essayer de l'atteindre. Dans un ronronnement poussif, la navette qui relie Tartous à Arwad peine à fendre de son étrave émoussée les assauts des vagues inlassables, comme si elle devait se frayer un chemin à contre-courant. Elle est un peu à l'image de ma vie où j'ai toujours la sensation, même pendant les jours heureux, d'être en décalage avec elle, de vivre mon destin à rebours. Pourtant, j'ai intensément réfléchi pour tenter de comprendre qui je suis en réalité et pourquoi je me sens toujours en rupture avec moi-même comme si j'étais mon propre ennemi.

Un éclat soudain de lumière venu de je ne sais où m'éblouit si violemment qu'il m'arrache à la mélancolie insidieuse de cette journée finissante. Je refuse de laisser ternir la joie suprême qui m'habite. « Je suis heureux, je suis heureux », me répété-je comme une litanie incitative. Je respire à pleins poumons cette odeur si familière aussi loin que je remonte dans mes souvenirs : un puissant mélange de sel, de poisson, d'algues, avec un soupçon d'huile de moteur, il est vrai. Elle imprègne si fort chaque fibre de mon corps que je suis condamné à la traîner partout, tant elle fait partie intégrante de moi. Les gens que je viens de rencontrer à Damas ont dû se dire en aparté : il dégage une drôle d'odeur, sans doute une odeur de pêcheur, normale somme toute pour un insulaire... En tout cas, Abdallah Kawakibi, mon directeur de thèse à l'Université, l'a sûrement pensé, mais il est trop poli pour me l'avoir dit. En fait, il était surtout intéressé par ma thèse sur « L'histoire d'Arwad » que je viens de soutenir avec les félicitations du jury. Je suis tellement heureux de pouvoir annoncer cette nouvelle à ma femme chérie et à mon père à qui je dois tout, en particulier ma passion pour ressusciter le passé de mon île !

Je ramène de Damas, l'opulente porte du désert, des cadeaux pour toute ma famille, selon l'usage syrien. Après ma soutenance de thèse, je me suis plongé dans la magie du souk Hamidiyé, bourré d'une foule bariolée et bourdonnante, saturé de senteurs d'épices, de musc et de capiteux parfums orientaux. En jouant des coudes parmi la foule, j'ai exploré ses incroyables boutiques dont chacune est pour moi une caverne d'Ali Baba où j'ai découvert mille merveilles avec un enthousiasme enfantin. J'ai déniché pour mon père Ammar un vieux narguilé patiné par le temps et, pour ma mère Amira, un délicat coffret à bijoux en bois de cèdre incrusté d'ivoire. J'ai divagué sur un caraco noir damassé car je l'imagine déjà sur le corps sublime de Nour que je vais bientôt serrer contre moi. Quant au cadeau de Marwan, je n'ai pas résisté au plaisir d'acquérir sous le manteau un objet antique interdit à la vente, ce qui n'empêche pas pour autant le trafic d'antiquités : un superbe tétradrachme en argent d'Alexandre le Grand, car mon fils s'est passionné pour les monnaies grecques. À vrai dire, je ne suis pas sûr qu'il soit authentique, je ne suis pas expert en numismatique et je sais que le commerce des faussaires est très lucratif en Syrie : au pire, si la pièce est fausse, je me suis fait escroquer, en revanche je ne suis plus en infraction. Je suis follement heureux de mes achats, à un point tel que je me demande si celui qui donne n'éprouve pas plus de joie que celui qui reçoit.

Abandonné à la délicieuse tiédeur marine, je m'enivre du piaillage aigu des mouettes rieuses et des goélands majestueux en quête de nourriture, qui sillonnent le ciel et passent en rase-motte au-dessus de ma tête.

– Ne serais-tu pas par hasard Farès Otman ? me crie une voix derrière moi, essayant de couvrir le bruit du moteur. En tout cas, tu lui ressembles !

– Si, c'est moi.

– Tu es d'Arwad, n'est-ce pas ?

– Oui, je suis le fils d'Ammar Otman, l'instituteur.

– Tu prenais chaque jour la navette pour aller au Collège de Tartous, il y a dix ou quinze ans.

– C'est exact, mais je ne me souviens pas de toi, le capitaine était un vieux marin du nom de Aziz, si je ne me trompe pas.

– C'était mon père, je l'accompagnais quelquefois, mais aujourd'hui il est âgé et malade, et je le remplace.

– Qu'Allah lui vienne en aide !

– Je te remercie.

La formule que j'ai utilisée clôt la conversation, je l'ai prononcée exprès car je ne veux pas parler, j'ai envie de profiter de la plénitude de ces instants fugaces avant de partager la joie de ma réussite avec les miens. Enveloppé dans mon égoïsme protecteur comme dans un refuge hors du monde, je baigne dans une ineffable euphorie marine, qui sollicite tous mes sens. Je savoure par avance la fierté que je vais lire dans le regard de mon père. Je me plonge déjà dans l'amour infini des yeux gris clair de Nour. Je ne me suis absenté qu'une semaine, pourtant elle me manque terriblement, ses lèvres sensuelles, sa peau satinée, son corps félin... Je commence à imaginer l'ivresse de notre prochaine nuit.

– Farès, as-tu des détails sur l'attentat de Damas auquel a échappé hier notre président ? me relance le fils d'Aziz, dont je ne connais même pas le nom.

– Non, je ne sais rien, dis-je en grommelant pour le dissuader de continuer.

Si Hafez el-Assad est sain et sauf, grand bien lui fasse, je ne savais même pas qu'il avait été victime d'un attentat. Je ne m'intéresse guère à la politique, quoique ma curiosité naturelle d'historien me pousse à me tenir informé : même si je suis spécialiste de l'Antiquité, je connais l'histoire syrienne jusqu'à l'époque moderne. J'ai aussi une autre motivation : depuis la première proclamation d'indépendance de la Syrie en 1920 par le roi Fayçal, mon pays a connu une série ininterrompue d'événements plus ou moins dramatiques. En tant que père de famille, j'ai le devoir d'être tout de suite renseigné si un événement grave se produit et vient interférer dans notre vie quotidienne, pour être capable de réagir et de protéger les miens. Je suis d'un naturel modeste et sans ambition même si je suis fier de mon titre tout neuf de docteur en histoire ancienne, qui va peut-être m'ouvrir les portes de l'enseignement universitaire. À vrai dire, je n'ai pas encore vraiment décidé si je vais partir m'installer à Damas avec Nour et Marwan pour enseigner à l'Université ou si je vais choisir de rester à Arwad, mais pour y faire quoi ? Je suis charnellement attaché à mon île et je me sens toujours

aussi proche de mes compatriotes d'Arwad, y compris des plus humbles d'entre eux, ce peuple millénaire de pêcheurs. Mon père m'a toujours mis en garde contre le péché d'orgueil et le mépris des autres, à ne pas confondre avec la fierté d'être un homme honnête, généreux et libre comme il l'est lui-même. Peut-être serai-je plus libre et heureux dans mon île, encore que ce côté obscur qui m'habite me trouble et me fait douter. Comment découvrir où est ma vraie place en ce monde ?

Plus j'y songe et plus cette île d'Arwad, si insignifiante dans l'immensité de notre terre, m'apparaît au centre du monde habité, comme disaient les Anciens. Elle est en quelque sorte l'équivalent de Delphes pour les Grecs, où ils avaient placé l'*omphalos*, cette pierre ovoïde symbolisant le nombril du monde. Autant que je remonte dans ma mémoire, ma famille est enracinée ici. Mon grand-père Abd el-Karim, que je n'ai pas connu mais dont on m'a souvent parlé, appartenait à une famille alaouite aisée : il était armateur de pêche. Il a fait la guerre de 1914 dans l'armée turque. Il avait été recruté comme corsaire pour opérer en Grèce des razzias de butin et de femmes grecques : d'ailleurs, elles ont encore des descendants dans l'île. Il possédait après la guerre une flotte de 25 felouques pour la pêche au *sallur* ou silure. Puis il s'est spécialisé dans les transports de bois jusqu'en Roumanie sur un vapeur de 500 tonneaux, avec lequel il s'est fait de beaux revenus : 400 à 500 livres-or à l'année. C'était un armateur audacieux et avisé qui assurait le gagne-pain de nombreuses familles insulaires, et sa fidélité était proverbiale car il n'a eu qu'une seule femme. Il avait acquis à Arwad une belle et grande maison au Harat el-Qelbiyyé, le quartier du sud, la maison où j'habite aujourd'hui avec ma famille, en bordure de mer, sur la pointe sud-ouest. Mon père Ammar n'était doué ni pour la pêche ni pour le commerce maritime, seulement pour les études. Mon grand-père a eu l'intelligence d'accepter que son fils ne devienne pas armateur : c'est ainsi qu'il est devenu instituteur.

En 1948, deux ans avant ma naissance, une terrible épidémie de choléra a ravagé la population de l'île et mon père a perdu toute sa famille. En 1950, il a épousé ma mère Amira qui avait à peine 15 ans, soit la moitié de son âge. Elle est originaire d'une famille alaouite de Syrie du nord-ouest, habitant à proximité du site archéologique de Ras Shamra, l'ancienne cité mythique d'Ougarit. Elle m'a raconté qu'elle jouait au milieu des ruines antiques avec les autres enfants. Un de leurs jeux favoris consistait à amasser le plus grand nombre possible de

sceaux en cornaline ou en pâte de verre multicolore. Elle a éprouvé un mal fou pour s'habituer à vivre dans une île. Elle redoute plus que tout les grandes tempêtes d'équinoxe, dont elle essaie de se protéger par des recettes magiques venues de la nuit des temps. Déjà, dans l'Antiquité, les Assyriens distinguaient les habitants du continent, comme eux, de ces étranges insulaires qui habitaient comme des poissons au milieu de la mer insondable et terrifiante. Ma mère trouve naturel de ne pas savoir lire ni écrire, et elle reste soumise et effacée derrière la forte personnalité de mon père. Elle est douce et aimante et je l'aime très fort, si fort que les larmes me viennent aux yeux quand je songe à elle.

La traversée de moins de 3 kilomètres entre Tartous et Arwad dure à peine 45 minutes, mais je ne sais pourquoi, aujourd'hui je la trouve interminable, sans doute parce que je suis impatient de fêter mon succès avec Ammar, Amira, Nour et Marwan, qui sont pour moi ce que j'ai de plus précieux au monde. Je fixe avec obstination l'île qui grossit à l'horizon, trop lentement à mon gré. À cause de la courbure de la terre, je ne distingue que les sommets des maisons d'Arwad, silhouettes noires désarticulées sur le ciel enflammé, encadrant la masse ténébreuse de la citadelle byzantine, ultime point de repli pour les Croisés chassés de Syrie. Les deux anses du port, Jeanne d'Arc et Cydnus, n'ont pas encore émergé de leur engloutissement dans la masse liquide. Déjà dans l'Antiquité, les maisons aradiennes avaient la réputation d'être très hautes, pourvues de nombreux étages. Sur une île mesurant à peine 800 mètres de long et 500 mètres de large, l'espace restreint a toujours imposé des constructions en hauteur. Ce type d'architecture me fait songer à la mégapole chinoise de Hong-Kong, dont la petite île disparaît sous les gratte-ciels. Sans avoir la prétention de rivaliser avec les gratte-ciels, la plupart des maisons d'Arwad ont au moins cinq ou six étages. Ma maison n'a que quatre étages, mais sa faible hauteur relative est compensée par son extension en largeur et son jardinet attenant, qui est un luxe dans cette île entièrement bâtie. En fait, il n'est guère utilisable car il est semé de rochers et couvert d'un fourré de bougainvilliers et de ronces.

Pendant que je me livre à ces considérations architecturales sans grand intérêt mais qui me font patienter, un changement imperceptible s'est produit autour de moi. Je cherche à percevoir ce qui pourrait être différent de l'instant d'avant, mais c'est d'abord un rien impalpable. Puis une lugubre rafale de vent s'abat d'un seul coup sur notre embarcation,

sifflant à mes oreilles et projetant des embruns sur mon visage, que j'essuie d'un revers de main. La houle enfle sous l'effet du *maltam*, qui souffle du sud-ouest et augmente le tangage du bateau. L'île d'Arwad disparaît à mes yeux chaque fois qu'il s'enfonce au creux de la vague : j'ai l'impression angoissante qu'elle est en train de sombrer et que je me retrouve seul, perdu dans la mer immense, sans pouvoir accoster nulle part. Soudain, un choc accompagné d'un cri aigu retentit : une mouette est venue s'écraser sur la vitre avant de la cabine. L'oiseau a disparu, je ne sais s'il est tombé à l'eau ou s'il a pu s'envoler, en tout cas il a laissé une large étoile de sang pourpre sur la vitre. L'incident semble insignifiant, pourtant le fils d'Aziz ne cesse d'enchaîner les signes de croix tout en marmonnant des prières inaudibles, d'un air très affecté. Plusieurs passagers de la navette ont l'air effrayé et deux vieilles femmes, derrière moi, récitent des sourates du Coran. Chez nous, rien n'est anodin, les Syriens croient volontiers aux signes que le destin nous adresse. Une mouette qui s'écrase contre un bateau s'interprète à coup sûr comme un mauvais présage, l'annonce d'un malheur imminent. Pour moi, c'est stupide car je ne suis pas superstitieux et ne crois pas aux présages ! Pourtant, je réagis malgré moi : l'atmosphère a perdu de sa légèreté, elle est devenue épaisse et pesante. En dépit de mes efforts de rationalité, je me sens oppressé et ne vois plus le même paysage, comme si on lui avait ajouté un filtre couleur d'angoisse.

Je tente de résister par tous les moyens, rationnels et irrationnels, car ce serait absurde de gâcher ma joie de fêter en famille le succès de ma thèse. Je me concentre sur le paysage grandiose du coucher de soleil sur l'île qui m'a toujours envoûté, mais aujourd'hui j'ai du mal à écarter l'impression que la ville d'Arwad est en flammes, plongée au cœur d'un immense brasier. Je ferme les yeux pour respirer pleinement l'air vivifiant et pur de ma mer Méditerranée, sans que ma tension se relâche d'un pouce. Je fais appel à ma litanie habituelle : « Je suis heureux ! Je viens de réussir ma thèse, j'ai une famille merveilleuse, une femme que j'aime comme au premier jour, un fils que j'adore. Que demander de plus ? » Je sais que tout cela est vrai, et cependant je ressens un malaise croissant : je suis incapable de me l'expliquer et je ne sais pas le maîtriser. En regardant autour de moi, je vois que je ne suis pas le seul à éprouver ce malaise, comme en témoignent les signes de croix, les prières et les sourates du Coran qui se multiplient parmi les passagers.

Avec fascination, je fixe l'île qui croît à vue d'œil, mon île familière que je ressens ce soir hostile et inquiétante : c'est d'elle que vient le danger, c'est elle qui va me broyer ! Une envie incontrôlée me saisit de rebrousser chemin jusqu'à Tartous, et plus loin encore si possible, sans que je puisse ni la satisfaire ni la supprimer. J'avance donc à l'aveugle vers ce qui me paraît être mon destin : *maktoub*, c'est écrit de toute façon, nul ne peut rien y changer, inutile de résister. C'est le mot définitif que m'assénait mon père lorsque j'étais enfant et que je refusais d'accepter un événement injuste, comme la maladie par exemple : je m'épuisais à pleurer et à trépigner jusqu'à ce que mes forces m'abandonnent et que je sois obligé d'abdiquer. Ce soir, j'ai les jambes chancelantes et le cœur résigné, avant même de savoir s'il est arrivé un malheur et lequel. On dirait que j'ai renoncé et que je m'avoue vaincu d'avance. Le double port d'Arwad est à présent bien visible, avec ses deux jetées parallèles et son brise-lames construit sur le cordon rocheux. Les mâts des bateaux à l'ancre, rougeoyants des derniers reflets du soleil, se balancent et s'entrechoquent par moments sous les coups imprévisibles du vent. Le fils d'Aziz a ralenti le moteur et manœuvre avec précaution pour entrer dans l'anse du Cydnus à gauche, encombrée d'embarcations de toutes tailles, et pour se glisser jusqu'à un emplacement encore libre à cette heure tardive, le long du quai. Après un léger choc de la coque contre les blocs rongés par le sel, amorti par la protection des bouées, il saute sur le quai, muni d'un cordage qu'il attache à l'une des bites d'amarrage en *ramleh*. Elles ont pris un air penché vers le bassin tant elles ont été sollicitées par la force de traction des navires qui s'y sont amarrés.

Dès que la passerelle est mise en place, je me précipite le premier, chargé de mes deux gros sacs de voyage où j'ai entassé tant bien que mal mes cadeaux, mes habits et mes livres. Je n'ai pas le temps de le remercier pour cette traversée sans encombre, ce que j'aurais dû faire selon nos rites traditionnels de convivialité. Aussitôt à terre, une violente émotion étreint mon cœur qui se met à battre la chamade. En temps normal, je penserais que je suis ému de poser le pied sur le sol de mon île après mon absence, mais ce soir, cette explication ne vaut pas. Je sais que je vais être confronté à l'innommable, sous une forme encore inconnaisable, mais ma certitude est absolue et le moment est tout proche... Je fonce en vitesse sur le quai, vers la gauche, bousculant au passage un groupe d'enfants en train de jouer au ballon, qui protestent avec véhémence. Je passe à la hâte devant le café d'Adnan, dont la terrasse est remplie d'hommes fumant le narguilé ou jouant au jacquet. Mais Adnan m'a aperçu et me hèle amicalement :

- Alors Farès, comment s'est passée ta soutenance de thèse ?
- Bien, merci ! dis-je sans m'arrêter ni même le regarder.
- Viens donc me raconter, tu as bien 5 minutes à perdre pour ton vieil ami ! me taquine-t-il.
- Non, je n'ai pas le temps, je te raconterai demain.

Je suis déjà loin quand j'ai fini ma phrase et qu'il m'accable de ses protestations. Parvenu à grandes enjambées au bout du quai bordé par le fort des Ayyoubides, je longe le chantier sud des constructions navales, désert à cette heure tardive. Je ne peux plus attendre avant de savoir, je me mets à courir jusqu'au moulin à vent. Là surgit la silhouette sombre de ma maison. Je suis figé sur place car j'ai cru voir sur le muret qui borde la terrasse du toit trois oiseaux noirs perchés, immobiles, qui ressemblent à des corbeaux. C'est impossible, les corbeaux ne peuvent pas voler jusqu'à Arwad ! En tout cas, dans la tradition arabe, ce sont des oiseaux de mauvais augure qui se posent sur les maisons où ils sentent la mort. Ma vue se trouble sous l'effet de la sueur qui ruisselle de mon front. Quand je l'ai essuyé et que ma vue est redevenue normale, les corbeaux ont disparu : j'ai dû rêver et imaginer n'importe quoi, peu importe, il faut vite vérifier... Je reprends ma course en empruntant la ruelle tortueuse, au sol rocheux, qui conduit à ma maison.

Enfin me voici devant la lourde porte en bois de cèdre poli. Elle se détache sur le mur de façade blanchi à la chaux, éclairé par la lumière blafarde d'un lampadaire. Je suis à la fois soulagé d'être enfin arrivé à destination et terrifié à l'idée de ce que je vais découvrir. Après avoir hésité un long moment avant de me décider à entrer, je pousse la porte, un peu entrebâillée. C'est étrange car mon père la ferme toujours le soir par crainte des moustiques, très virulents en cette saison. Le silence qui règne dans la maison me paraît anormal. De prime abord, je ne distingue rien dans le grand salon du rez-de-chaussée qui est plongé dans une quasi obscurité. La gorge nouée, tremblant et glacé, je cherche à tâtons l'interrupteur. La lumière jaillit et m'éblouit, mais je me force à regarder : derrière le canapé de velours fauve au pied de l'escalier, j'aperçois deux corps enlacés, inertes et ensanglantés : « Mon père, ma mère ! » Je me précipite, pataugeant à genoux dans le sang figé répandu sur le tapis... j'arrache sans réfléchir le poignard planté dans le dos de mon père et les secoue tous les deux pour les faire

réagir, avant de m'apercevoir qu'ils sont déjà froids et raides... Je suis pétrifié d'épouvante, incapable de crier ni de pleurer. Je poursuis ma quête macabre : « Nour ! Marwan! Où êtes-vous ? » Au premier étage, la porte de notre chambre a été défoncée et je découvre Nour gisant sur le grand lit blanc : elle est très pâle et semble dormir, mais sa longue chevelure couleur de nuit dissimule sa gorge tranchée, et sa robe blanche est imbibée de larges taches rouge brunâtre. Je m'affaisse sur son corps et la prend dans mes bras : « Mon amour, ne crains plus rien, je suis là ! » Je la couvre de baisers et la secoue pour la réveiller car je suis sûr qu'elle n'est pas morte. Je nie l'évidence de ce contact froid et rigide. Soudain, je la lâche et me redresse brutalement : « Marwan, où es-tu ? » Je cherche désespérément mon fils à tous les étages, courant comme un fou à travers toutes les pièces, ouvrant à tour de bras les armoires et les placards où il aurait pu se réfugier. Une idée insensée me traverse l'esprit : il n'est pas là, cela signifie qu'il a pu s'échapper, mais où est-il donc ? J'arrive sur la terrasse qui domine la ville où tout semble tranquille : il n'est pas là non plus grâce à Allah ! Il est sauvé ! Je me laisse aller dans un des fauteuils en osier, animé par cet espoir irrationnel qui me fait oublier les cadavres de mes parents et de ma femme. Je flotte quelques instants dans un espace d'insensibilité et de bien-être où je veux me confiner, sans penser ni bouger. Par malheur, j'esquisse le geste qu'il ne faut pas faire, le geste de trop, celui qu'on voudrait effacer pour revenir à l'instant précédent : je tourne la tête et regarde machinalement derrière le fauteuil, dans l'angle du mur. La vision de mon fils surgit brutalement dans son horreur absolue : recroquevillé sur lui-même, la gorge béante emplie de sang figé noirâtre, et les yeux exorbités par l'épouvante, qui me fixent sans me voir. Cette fois, c'est fini, je m'effondre à terre comme un pantin désarticulé, dans un au-delà de la conscience, persuadé d'avoir franchi le seuil de la mort et de me dissoudre dans le néant...